

Paradoxe

PIERRE BAYARD

**MAUPASSANT,
JUSTE AVANT
FREUD**



Les Éditions de Minuit

MAUPASSANT,
JUSTE AVANT FREUD

DU MÊME AUTEUR



LE PARADOXE DU MENTEUR. Sur Laclos, 1993

Aux P.U.F.

IL ÉTAIT DEUX FOIS ROMAIN GARY, 1990

PIERRE BAYARD

MAUPASSANT,
JUSTE AVANT
FREUD



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1994 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris.

*Il ne faut pas penser les choses de
cette manière ; c'est à devenir fou.*

MACBETH, II, 2

CHAPITRE PREMIER

PARIS, 1885

En cette soirée de décembre 1885, deux hommes d'une trentaine d'années sont attablés à la table d'un café parisien, boulevard des Italiens, et discutent avec animation. Ils sont assez dissemblables physiquement. Celui de gauche, barbu, est de taille moyenne. Il doit presque lever les yeux quand il s'adresse à son compagnon, un homme moustachu de grande taille, solidement bâti, qui fait figure de colosse. Pour autant qu'on puisse en juger de l'extérieur, leurs tempéraments diffèrent aussi. L'homme de gauche semble sérieux et réservé, plus timide, ce qui se reflète dans ses vêtements de mauvaise coupe. Son compagnon, vêtu avec recherche, est plus sûr de lui et affiche par moments une franche jovialité. Il n'hésite pas à ponctuer ses propos de larges gestes du bras ou de rires bruyants, qui font se retourner les consommateurs.

Ce n'est pas la première fois que les deux hommes dînent ensemble. Ils se sont connus quelques semaines auparavant, alors qu'ils assistaient à une présentation de malades, à l'hôpital de la Salpêtrière. Il leur arrive à l'un et à l'autre d'intervenir pour communiquer leurs réflexions à propos de tel ou tel patient et ils ont pris l'habitude de dialoguer dans l'assistance ou à la sortie. Le colosse moustachu, désireux de poursuivre l'échange avec cet étrange inconnu à l'accent étranger, a un jour emmené son compagnon dans un troquet où il a ses habitudes. Puis ils se sont revus à intervalles réguliers.

Différents, les deux hommes ont cependant sympathisé. L'homme à moustaches prend plaisir à écouter son compagnon lui parler du pays dont il est issu. L'Autrichien est un remarquable conteur et le Français apprécie ses anecdotes sur la société viennoise et ses histoires fantastiques sur les fantômes de la

conscience, dont il pourra plus tard alimenter ses propres nouvelles. Et l'Autrichien, fasciné par la chose littéraire, est émerveillé devant l'intelligence des phénomènes psychiques dont témoigne son interlocuteur.

Le passant qui s'approcherait ce soir-là de la table où dînent les deux hommes pourrait être choqué par le tour qu'a pris la conversation. Car ce dont parlent sans réticence les deux convives, sans aucunement baisser la voix – dans un français assuré pour l'un, hésitant pour l'autre –, c'est de sexualité. Non qu'ils se racontent leurs aventures féminines, mais parce que leur discussion porte sur les liens du sexe avec la folie. Ces liens, Charcot, leur maître à tous deux, a été un des premiers à suggérer leur existence et l'écrivain est persuadé qu'il a mis là le doigt sur un point fondamental. Mais le savant autrichien en tient pour des explications neurologiques et considère les explications de son compagnon comme les « fantaisies d'un poète ».

Noël approche, et les chevaux des fiacres manquent parfois de trébucher sur le boulevard couvert de neige. En sortant, les deux hommes remontent le col de leur manteau. Toujours discutant, ils prennent la direction des boulevards, en marchant d'un bon pas. L'Autrichien a parfois du mal à suivre l'allure du Français, qui tourne dans la rue du Faubourg-Saint-Denis et finit par s'arrêter devant une maison dont le porche est éclairé par un lumignon jaune. Les deux hommes discutent avec animation, puis le Français essaie d'entraîner l'Autrichien à l'intérieur, mais celui-ci résiste et s'éloigne, après avoir salué de la main son compagnon, qui entre dans la maison. Alors que les premiers flocons de neige commencent à tomber, l'étranger prend la direction de la Seine, qu'il franchit au pont du Châtelet, puis remonte le boulevard Saint-Michel en direction de son hôtel.

Rien ne dit que les entretiens entre Freud et Maupassant se soient déroulés de cette manière. Rien ne dit d'ailleurs qu'ils se soient rencontrés, même s'il est tentant de faire l'hypothèse qu'ils ont eu, au moins une fois, l'occasion de bavarder et que chacun, consciemment ou non, s'est inspiré de l'autre.

En fait, savoir si Freud et Maupassant se sont ou non parlé est anecdotique par rapport à un fait historique qui, lui, n'est pas contestable : tous deux se sont trouvés ensemble dans le même lieu, à la même époque, face à Charcot, dont ils ont suivi les leçons, Maupassant de 1883 à 1886, Freud d'octobre 1885 à mars 1886. Et surtout, tous deux ont été confrontés à une même évolution de la pensée européenne, dont plusieurs courants appelaient de façon convergente, dans les années quatre-vingt, à la mise en forme raisonnée des phénomènes inconscients, perçus depuis longtemps. Et tous deux vont emprunter des chemins parallèles – avec quelques années de retard pour Freud. La grande différence est que, en partant de cette interrogation commune, l'un élabore une œuvre théorique, quand l'autre fait une œuvre de fiction.

Dire que le parallèle s'impose, c'est évidemment accepter ce préalable que l'« inconscient » est au cœur de l'œuvre de Maupassant. Non pas au sens où il vient s'inscrire dans toute œuvre littéraire, avec plus ou moins de vraisemblance, dès lors qu'on entreprend d'en faire la psychanalyse, mais au sens où il serait son objet même, ce qu'elle essaie de mettre en forme. Or il est difficilement contestable que l'inconscient – ou quelque chose qui s'y apparente – est au premier plan des textes de Maupassant, peuplés de personnages en proie à des forces mystérieuses qu'ils ne parviennent pas à contrôler. Mais cette mise en forme se fait, notons-le, sans en passer par la théorie. Car là où, précisément, l'œuvre de Maupassant nous intéresse, c'est dans cette tentative de penser l'« inconscient » sans théorisation ou avec ces *théorisations minimales*, explicitées ou non dans le texte, que requiert l'écriture de fiction.

Cette manière de mettre ensemble Freud et Maupassant en plaçant chacun dans la situation de faire réfléchir sur l'autre pose, dans le même mouvement, deux questions très proches et un problème épistémologique fondamental. La première question porte sur ce que Freud qualifie de *savoir endopsychique*¹, notion par laquelle il désigne une intuition particulière des phénomènes

1. Voir, sur ce sujet, le livre de Sarah Kofman, *L'enfance de l'art*, Paris, Payot, 1970.

inconscients dont bénéficieraient certaines personnes, dont les paranoïaques et les artistes. Le cas de Maupassant est idéal pour voir à l'œuvre ce savoir endopsychique et s'interroger sur sa nature. Il permet par exemple d'étudier ce type particulier d'écriture auquel recourt Maupassant, qui n'est pas de l'écriture théorique, tout en contenant de la théorie. Dans l'écriture littéraire, la théorie n'est pas absente, mais elle se dispose autrement que dans la théorie pure, et notamment hors du poids du concept.

Qu'il y ait des fragments de théorie chez Maupassant – sans quoi aucune comparaison ne serait même possible – nous amène à notre seconde question. Il est clair que Maupassant, sur un certain nombre de points, antécède avec quelques années les découvertes de Freud : nous tenterons d'en faire l'inventaire. Mais de surcroît, à partir de ce que nous pouvons deviner de la représentation que Maupassant se faisait de la réalité psychique, n'est-il pas passé à côté de découvertes fondamentales, autres que celles de Freud, qu'il n'aurait pas eu le loisir de développer par manque de temps ? La science de l'inconscient n'aurait-elle pas pris un tour différent si Maupassant avait été amené à développer davantage ses intuitions – ou si un autre l'avait fait – avant que la théorie freudienne ne vienne définitivement, et avec l'éclat éblouissant que l'on sait, imposer son paradigme ?

Un tour différent, cela veut dire : d'autres concepts, d'autres modèles, et surtout d'autres découpages posant d'autres articulations, bref une tout autre manière de redisposer les données psychologiques de base qui s'imposent à l'attention de l'observateur. Là se situe la difficulté épistémologique principale de la rencontre entre Freud et Maupassant. Pour arriver à deviner ce qu'aurait pu devenir la théorie de l'inconscient, il faudrait arriver à *lire Maupassant sans Freud*, c'est-à-dire en ignorant à peu près tout de la psychanalyse. Ou encore chercher, non pas à comprendre, comme le veut la tradition, mais à ne pas comprendre, en essayant autant que possible d'*oublier la théorie* : si l'on veut, essayer de procéder à ce qu'il faudrait appeler une « déthéorisation ». Or ce mouvement d'*epochè* théorique est largement illusoire. Nous sommes tous, compagnons et adversaires, tellement marqués par l'œuvre de Freud qu'il est difficile de penser sans ses concepts et même d'espérer apercevoir d'autres phénomènes que ceux que sa théorie nous a appris à identifier.

Quelle que soit l'importance de cet obstacle épistémologique, il ne s'agira pas ici de lire Maupassant avec l'aide de Freud, mais de l'inverse, à savoir d'essayer de lire Freud avec l'aide de Maupassant, *en appliquant la littérature à la psychanalyse*. Non certes pour réinterpréter l'œuvre freudienne à la lumière d'une nouvelle herméneutique, mais en essayant d'y produire *du jeu*, en montrant, par la confrontation avec les possibles exclus, quelles décisions définitives ont été parfois prises, qu'il est difficile de remettre en doute aujourd'hui, parce qu'il est difficile d'imaginer comment les choses auraient pu se passer autrement. Bref, il s'agira de partir à la découverte de ce à quoi la psychanalyse aurait pu ressembler.

Pour ce faire, nous reprendrons les axes principaux de la théorie freudienne en montrant comment ils sont présents chez Maupassant sans s'y trouver pour autant : comment des possibilités de glissement ou de bifurcation existent chez l'écrivain, qui auraient pu permettre de se représenter autrement le psychisme, ou conduire à poser les problèmes d'une façon différente. Il s'agira, chaque fois que cela est possible, d'inventer à titre de fictions de nouveaux modèles, en nous inspirant des exemples que la littérature propose, et de cette clinique de la fiction qu'elle offre comme point d'interrogation à la théorie psychanalytique. Fiction, car c'est largement un roman théorique qu'il s'agit d'inventer, où la part d'imaginaire en jeu sera nécessairement première.

Ce livre, on le voit, est consacré à l'étude minutieuse d'une théorie qui n'existe pas. Comme les villes imaginaires, les personnages littéraires ou les objets mathématiques, les théories virtuelles ne sont pas dépourvues de poésie. Elles présentent surtout l'avantage de donner à réfléchir sur la constitution *du* théorique et sur toutes les possibilités mort-nées, qui *auraient pu* exister si la théorie constituée, par la clarté aveuglante de ses évidences, n'avait conduit à les exclure.

Il va sans dire que notre approche évacue à peu près complètement toute voie psychobiographique, non qu'elle soit sans intérêt, mais parce que tel n'est pas notre propos. De même délaisserons-nous toute considération pathographique, et n'entrerons-nous pas dans le débat de savoir ce qui, dans les troubles qui ont affecté Maupassant, a une origine somatique ou psy-

chologique. Il nous suffit de savoir que, par sa souffrance et son intuition, Maupassant s'est trouvé en situation d'accéder à une telle connaissance des mécanismes psychiques qu'il est, aujourd'hui encore, en mesure de nous enseigner.

CHAPITRE II

LE NOM DE LA CHOSE

Si l'inconscient s'était appelé autrement, le destin théorique de la psychanalyse en aurait peut-être été changé. Non que Maupassant ne recoure au mot choisi par Freud, qui apparaît de temps en temps dans son œuvre. Ainsi parle-t-il, dans « Magnétisme », d'« un de ces mystérieux et inconscients rappels de la mémoire qui nous représentent souvent des choses négligées par notre conscience, passées inaperçues devant notre intelligence ! » (I, 410)¹. Dans « Monsieur Parent », le héros se demande si sa bonne, en lui reprochant d'être cocu, n'a pas été « entraînée par une haine inconsciente contre Henriette », sa femme (II, 587). Ou encore, décrivant, dans *Mont-Oriol*, la manière dont nous perturbe celui que l'on commence d'aimer, le narrateur remarque : « On l'absorbe, on le comprend, on le devine dans toutes les intentions de son sourire et de sa parole ; il semble enfin qu'il vous appartienne tout entier, tant on aime inconsciemment encore tout ce qui est de lui et tout ce qui vient de lui » (R, 556). Dans *Pierre et Jean*, il est dit à un moment du héros qui, « sans y songer, buvait beaucoup » (R, 754), que « nerveux et agacé, il prenait à tout instant, et portait à ses lèvres d'un geste inconscient la longue flûte de cristal où l'on voyait courir les bulles dans le liquide vivant et trans-

1. Nos citations renvoient à l'édition de la Pléiade, procurée par Louis Forestier. Les chiffres romains I et II désignent les deux volumes de « Contes et nouvelles », la lettre R le volume de « Romans ». L'absence de référence après une citation signifie que la précédente demeure valable. Les contes et nouvelles simplement évoqués sont suivis du chiffre romain I ou II et du numéro de la première page du texte. Cette dernière précision permet de distinguer les textes de Maupassant qui portent le même titre.

parent »². Marchant entre les deux femmes qu'il aime, le héros de *Fort comme la mort* « s'abandonn[e] volontairement avec une sensualité inconsciente et raffinée au trouble de cette sensation » (R, 942)³. Le mot « inconscient » et ses dérivés ne sont donc pas absents de chez Maupassant. Mais leurs occurrences demeurent marginales et ils renvoient le plus souvent à des phénomènes psychologiques quelconques, qu'il serait plus juste de qualifier d'« involontaires ». Aussi est-ce du côté d'autres groupes de termes qu'il faut chercher si l'on veut tenter une véritable comparaison entre les deux auteurs.

Naturellement, dès lors que l'on ne se fonde plus sur une communauté terminologique et qu'aucun nom de substitution ne vient clairement chez Maupassant remplacer celui que choisira Freud, tous les rapprochements deviennent par définition contestables. Mais c'est précisément cette non-coïncidence des noms, et ce qu'elle entraîne d'une non-coïncidence des phénomènes, qui est intéressante, puisqu'elle permet de mettre en évidence les glissements et les écarts qui s'opèrent entre la théorie freudienne et ce qu'il faudrait appeler la *pré-théorie* de Maupassant.

Cette question du nom peut sembler secondaire, elle est tout à fait décisive. En effet, le geste freudien qui fonde la psychanalyse, revient, par bien des côtés, à mettre un nom. Ce faisant, il unifie, il relie et il découpe. Il décide d'un principe d'unité susceptible d'établir une logique. En même temps il relie entre eux des phénomènes qui ne semblaient pas apparentés, en montrant qu'il est possible de les penser ensemble. Par là, il trace des lignes qui établissent une géographie cohérente, laquelle devient rapidement définitive. Cette géographie délimite ce qui sera perçu et ce qui, ne l'étant pas, se retrou-

2. De même, le prince de « Châli » « poussait des grognements de plaisir et imitait avec des gestes inconscients tous les mouvements des lutteurs, criant sans cesse : "Frappe, frappe donc" » (II, 85). Dans les deux cas, le problème est complexe, car ces gestes peuvent simplement n'être pas conscients ou relever d'une véritable logique freudienne de l'acte manqué, avec, dans le premier cas, symbolisme et, dans le second, identification.

3. Dans le même livre, il est dit d'Any qu'elle avait l'« envie inavouable de faire sortir sa fille de chez elle, comme un hôte gênant et tenace, et [qu']elle y travaillait avec une adresse inconsciente, ressaisie par le besoin de lutter pour garder encore, malgré tout, l'homme qu'elle aimait » (979).

vera exclu de la réflexion. Par ce double mouvement de choix et d'exclusion, l'attribution du nom a fondamentalement, dans la théorie psychanalytique comme ailleurs, une fonction de *séparation*.

Chez Maupassant, « inconscient » n'ayant ni la même fréquence ni la même valeur que chez Freud et aucun autre terme n'occupant clairement cette place, nous nous trouvons dans l'*en deçà d'un nom* qui n'est jamais posé, et dans l'*en deçà* de ces lignes de séparation qu'un nom, appuyé sur une théorie, établit. Pour un freudien d'aujourd'hui, les textes de Maupassant sont remplis de phénomènes psychiques évidents dont la psychanalyse est à même de donner une identification raisonnée. Mais les choses ne sont pas si simples. Les faits psychiques qui ressortissent à une explication freudienne chez Maupassant s'accompagnent d'autres faits dont la psychanalyse ne pourrait rendre compte. Et, d'autre part, même les faits les plus évidents pour la psychanalyse deviennent différents dès lors qu'ils voisinent avec des phénomènes inexplicables. Ainsi, choisir un nom comme « inconscient », avec le sens freudien qu'il a, c'est accentuer l'importance de certaines scènes de Maupassant, au détriment de celles qui concernent la télépathie (« Magnétisme » (I, 406)) ou l'influence à distance sur les objets (« Lettre d'un fou » (II, 461)) ou la vie quotidienne. Et c'est laisser de côté certains éléments, qui, faute d'une théorie susceptible de les réunir avec d'autres sous une dénomination identique, n'atteignent même pas le seuil de perception critique qui les constituerait en « faits ».

Puisque le mot « inconscient » n'équivaut pas chez Maupassant à celui que Freud emploiera quelques années plus tard, nous n'essaierons pas de le réintroduire à toute force (ce qui ne serait guère difficile, mais aurait pour résultat immédiat de simplement produire une lecture freudienne de Maupassant et non l'inverse) et nous contenterons du postulat selon lequel il existe chez le romancier les éléments non développés – c'est-à-dire non fédérés en une théorie explicite – d'une conception originale du psychisme. Cette suppression du nom laisse face à un vide théorique et ouvre à deux questions liées.

L'acceptation de cette *incertitude nominale* pose immédiatement la première question de savoir ce qui va être le nouvel *objet* de cette théorie du psychisme : elle suscite une *incertitude objectale*. Dire que c'est la psyché est bien vague par rapport à la caractérisation freudienne, qui, elle, aura le mérite de spécifier un champ limité : celui d'une sexualité élargie, étudiée dans ses déterminations avec une vie non consciente. En retirant le nom grâce auquel Freud construira un objet – *construira*, et non désignera –, on rend leur liberté aux éléments que ce terme associe, et ceux-ci, déliés, ne laissent guère de consistance à un « quelque chose » sur quoi travailler.

La difficulté de savoir *ce qui* est en cause dès lors que le nom est supprimé va de pair avec la difficulté à *le* situer, à en donner les limites – dans tous les sens du terme. Si nous nous situons du côté de la psychanalyse classique, à défaut de savoir exactement ce que l'on cherche, l'idée d'inconscient permet d'ouvrir quelques pistes, à condition de connaître les règles minimales de déformation – et donc de lecture – permettant de passer du contenu manifeste au texte latent. Plus rien de cet ordre dès lors que l'on met à l'écart l'inconscient, puisque avec l'objet s'effacent les règles de son décryptage. Faute de savoir ce que l'on cherche, les principes mêmes de localisation, dans la réalité comme dans les textes (où ce que l'on cherche commence-t-il et où l'arrêter?), s'évanouissent. L'*indécision nominale* et l'*indécision objectale* ont ainsi pour corrélat une *indécision topique*, laquelle peut se décliner en plusieurs sens. Premier sens : dans la réalité qui nous entoure, quels éléments conviendra-t-il de sélectionner ? Deuxième sens : l'objet à étudier se situe-t-il en nous ou hors de nous ? Et enfin, à quel endroit d'un texte *cela* va-t-il s'écrire ? Cette question de l'articulation nom/objet/lieu (que va-t-on choisir, en quelle place et sous quel nom va-t-on l'appréhender ?) conduit d'ailleurs à la question étrange de savoir ce que deviennent les « phénomènes » que le choix de tel nom ne permet plus de désigner et prive par là de toute existence visible. Et incite à se demander dans quel autre monde possible de la théorie, faute d'un nom qui les appelle à la vie, ils repar-tent ou demeurent à jamais.

Dans la situation où l'on ne sait plus ce que l'on cherche, le mieux est de prendre pour objet temporaire (l'objet définitif pouvant venir à la fin du parcours), à l'intérieur du champ psychique, tout ce qui, précisément, surprend ou inquiète, et semble par là avoir vocation à devenir objet d'interrogation scientifique. Et de commencer par prêter attention aux noms et formules – autres qu'« inconscient » – qu'emploie Maupassant pour parler de l'étrangeté psychique. Parmi tous les termes auxquels il recourt, et qui suggèrent ce qui vient surprendre, angoisser, être motif d'étonnement théorique, un mot s'impose très vite. Pour dire cette triple indécision nominale, objectale et topique, Maupassant a en effet proposé un nom qui aurait mérité de connaître la fortune de l'inconscient : « Horla ».

Il existe en fait deux versions de ce texte, l'une datant de 1886, l'autre, plus longue, de 1887. Les deux racontent la même histoire : un homme, victime de violentes crises d'angoisse, en vient peu à peu à se persuader que vit à ses côtés, et pour une part indéterminée *en* lui, un être mystérieux, peut-être venu d'autres contrées, qui consomme sa nourriture et sa boisson, cueille ses fleurs, lit ses livres, etc., et surtout s'empare peu à peu de sa volonté. Tout en suivant la même trame, les textes diffèrent sur deux points. La première version s'apparente plutôt au genre fantastique et laisse largement la porte ouverte à une explication « rationnelle », qui ne ferait pas du Horla le fruit de l'imagination du personnage, mais une mystérieuse créature venue du Brésil. La seconde version n'interdit pas cette hypothèse, mais, plus clinique que fantastique, laisse entendre que tout se passe dans la tête du héros. D'autant que, et c'est l'autre différence, cette version est racontée à la première personne – au fil d'un journal irrégulier – par un narrateur qui retranscrit, au plus près de son expérience, la progression d'un mal correspondant à une prise de possession des principes mêmes de sa subjectivité.

Le nom, proposé dans la première version, réapparaît à la fin de la seconde, alors que le narrateur est en proie à une violente crise d'angoisse : « Malheur à nous ! Malheur à l'homme ! Il est venu, le... le... comment se nomme-t-il... le... il me semble qu'il me crie son nom, et je ne l'entends pas... le... oui... il le crie... J'écoute... je ne peux pas... répète... le... Horla... J'ai entendu...

le Horla... c'est lui... le Horla... il est venu !... » (II, 933). Cette appellation est d'ailleurs, en fait, *soufflée* par l'être qu'elle désigne, puisque ce long soliloque décousu du narrateur se termine par la prise de conscience que la possession a débuté et qu'il n'est plus maître de ses pensées : « Qu'ai-je donc ? C'est lui, lui, le Horla, qui me hante, qui me fait penser ces folies ! Il est en moi, il devient mon âme ; je le tuerai ! » (935).

Nous retrouvons ici notre triple indécision, puisque « Horla » est un nom qui n'existe pas, servant à désigner quelque chose d'imprécis dans sa nature et d'insituable dans sa délimitation. Le narrateur, à la fois, ne sait pas *ce que c'est* et *où c'est*. La difficulté à mettre un nom vient de celle qu'il y a à trouver *sur quoi* mettre ce nom. Et le Horla est triplement insituable : on ne sait pas où il est dans l'espace, on ne sait même pas s'il est intérieur ou extérieur, et – puisqu'il est susceptible de parler à la place du narrateur – on ne sait jamais, dans la lecture du texte, si on a, à tel moment précis, affaire à lui ou non.

Si « Horla » désigne une chose impossible et un espace invraisemblable, il désigne donc aussi, peut-être surtout, *une difficulté à nommer*. Il s'accompagne d'ailleurs, dans les deux textes, d'autres appellations qui complètent l'expression tout en en marquant les insuffisances, et bien d'autres propositions sont faites, surtout dans la seconde version, pour qualifier ce qui, de la psyché, inquiète et étonne. Ainsi un certain nombre de noms communs ou d'adjectifs substantivés sont-ils suggérés pour qualifier l'être, tour à tour appelé « cet invisible » (930), « cet inconnaisable », « ce rôdeur d'une race surnaturelle ». Ou encore, à la fin du texte : « l'Être nouveau, le nouveau maître, le Horla » (938).

Outre les noms, le texte a recours à des pronoms, soit personnels, soit indéfinis. Parmi les pronoms personnels, « il » revient plusieurs fois (« Oui, il la puisait dans ma gorge, comme aurait fait une sangsue » (919))⁴. Il cède parfois la place à « Lui »

4. Voir aussi, dans « Lui ? » : « Il me hante, c'est fou, mais c'est ainsi. Qui, Il ? » (I, 875).

(937), qui donne par ailleurs son titre à l'une des nouvelles préparatoires du « Horla » – « Lui ? » (I, 869) –, dont le narrateur décide de se marier avec la première femme venue, dans le seul but d'échapper à l'image terrifiante à laquelle il s'est trouvé confronté un jour en rentrant chez lui : celle de lui-même, assis dans son propre fauteuil.

A certains moments, la chose est personnifiée, et désignée par l'indéfini « quelqu'un » : « je sens aussi que quelqu'un s'approche de moi, me regarde, me palpe, monte sur mon lit, s'agenouille sur ma poitrine, me prend le cou entre ses mains et serre... serre... de toute sa force pour m'étrangler » (916). Ou : « Cette nuit, j'ai senti quelqu'un accroupi sur moi, et qui, sa bouche sur la mienne, buvait ma vie entre mes lèvres » (919). Ou encore : « Je ne peux plus vouloir ; mais quelqu'un veut pour moi ; et j'obéis » (929). Cette appellation figure également dans « Lui ? ». « On », par ailleurs, est aussi utilisé dans « Le Horla ».

A d'autres reprises, ce qui suggère la présence de l'être n'est pas un mot seul, mais une alternance, comme dans l'exemple : « On a bu – j'ai bu – toute l'eau, et un peu de lait » (920). La même hésitation peut aussi être rendue par la ponctuation. Celle-ci portera prioritairement sur le moi, comme dans le passage : « Mais, est-ce moi ? Est-ce moi ? Qui serait-ce ? Qui ? ». Dans la nouvelle citée plus haut, « Lui ? », le pronom personnel est renforcé par le point d'interrogation, que l'on retrouve dans « Le Horla », par exemple lors de la découverte que l'« on » a bu l'eau : « On avait donc bu cette eau ? Qui ? Moi ? moi, sans doute ? Ce ne pouvait être que moi ? Alors, j'étais somnambule, je vivais, sans le savoir, de cette double vie mystérieuse qui fait douter s'il y a deux êtres en nous, ou si un être étranger, inconnaissable et invisible, anime, par moments, quand notre âme est engourdie, notre corps captif qui obéit à cet autre, comme à nous-mêmes, plus qu'à nous-mêmes » (919).

Si les deux versions du « Horla » et les nouvelles qui les préparent sont les textes qui contiennent le plus de propositions de nom, on croise sur l'ensemble de l'œuvre, dans un grand nombre de textes, des expressions qui suggèrent que Maupassant a tourné

autour d'un terme qui aurait désigné avec précision ce qu'il cherchait à qualifier. Mais, outre que la liste en serait fastidieuse, nos choix risquent d'être opérés à travers la grille freudienne. Contentons-nous d'en indiquer tout de même quelques-uns, pour leurs échos avec la psychanalyse, parfois avec l'inconscient lui-même. Le roman *Pierre et Jean*, qui est sans doute le plus freudien des six romans de Maupassant, en comporte un assez grand nombre. Ainsi la constatation qu'« on n'est pas toujours maître de soi, et [qu']on subit des émotions spontanées et persistantes, contre lesquelles on lutte en vain » (R, 736) comme l'attention au « courant d'idées et de sensations douloureuses ou joyeuses, contraires à celles que désire, qu'appelle, que juge bonnes et saines l'être pensant, devenu supérieur à lui-même par la culture de son intelligence » conduisent à évoquer « l'autre qui est en nous ». Plus loin, le problème des « pensées involontaires », « si brusques, si rapides » qu'on ne peut « ni les prévoir, ni les arrêter, ni les modifier », donne lieu à l'idée d'« une seconde âme indépendante et violente » (739). La même idée de l'*âme* est reprise ailleurs, à un moment où le héros est « dans un de ces jours mornes où on regarde dans tous les coins de son âme, où on en secoue tous les plis » (746). Plus loin encore, dans un paragraphe sur « les mystères de [l]a pensée », la même métaphore est utilisée, pour décrire ces moments où l'imagination, « qui échappait sans cesse à sa volonté, s'en allait libre, hardie, aventureuse et sournoise dans l'univers infini des idées, et en rapportait parfois d'inavouables, de honteuses, qu'elle cachait en lui, au fond de son âme, dans les replis insondables, comme des choses volées » (757).

Il existe des raisons particulières, sur lesquelles nous reviendrons, au fait que *Pierre et Jean* occupe une place de premier plan dans la mise en forme par Maupassant de la vie « inconsciente ». Mais bien d'autres textes proposent des solutions terminologiques, dans la ligne de cet « autre » ou de la « seconde âme ». Sans prétention à l'exhaustivité, citons, dans *Bel-Ami*, l'hypothèse d'« une force plus puissante que [l]a volonté, dominatrice, irrésistible », susceptible de « dompter » le héros, qui craint d'être en proie à la peur (R, 314), ou, dans un autre registre, « ces arrière-pensées confuses, secrètes, qu'on se cache à soi-même et qu'on ne découvre qu'en allant fouiller tout au fond de soi » (336) ; ou encore « cet inconnu de l'être qu'on ne pénètre jamais et qu'on

peut à peine entrevoir en des secondes rapides, en ces moments de non-garde, ou d'abandon, ou d'inattention, qui sont comme des portes laissées entrouvertes sur les mystérieux dedans de l'esprit » (426)⁵. Dans *Fort comme la mort*, il est question de « l'être obscur et impénétrable que crée en nous la lutte incessante de nos penchants et de nos volontés » (R, 858) ; et figure, dans le même ouvrage, cette belle formule : « Il essayait de sonder son cœur, de voir clair en lui, de lire ces pages intimes du livre intérieur qui semblent collées l'une à l'autre, et que seul, parfois, un doigt étranger peut retourner en les séparant » (965)⁶.

Dans « Un fou ? », une allusion à Charcot permet d'enchaîner plusieurs métaphores de l'âme, « ce sanctuaire, ce secret du Moi, l'âme, ce fond de l'homme qu'on croyait impénétrable, l'âme, cet asile des inavouables idées, de tout ce qu'on cache, de tout ce qu'on aime, de tout ce qu'on veut celer à tous les humains » (II, 310). Et il est fait mention un peu plus bas d'« un autre être enfermé en moi, qui veut sans cesse s'échapper, agir malgré moi, qui s'agite, me ronge, m'épuise. Quel est-il ? Je ne sais pas, mais nous sommes deux dans mon propre corps, et c'est lui, l'autre, qui est souvent le plus fort, comme ce soir » (311). Dans « Lettre d'un fou », l'être menaçant est perçu comme extérieur : c'est l'« Inconnu inexploré » (II, 463), l'« impénétrable qui m'entoure » (464), l'« Invisible qui me visite » (465). « Qui sait ? », enfin, évoque « des existences interrompues par ces régulières éclipses de la raison » (II, 1226).

Toutes ces expressions ne renvoient pas à des faits identiques, et il y a des différences sensibles entre la notion de force et la

5. Toute cette citation se retrouve *in extenso* dans la nouvelle « Le legs » (II, 344), à cette différence que les « portes de l'âme » y remplacent les « portes de l'esprit ». D'autres images évocatrices figurent quelques lignes après ce passage de *Bel-Ami*, comme « l'impénétrable secret de leurs cœurs », « se sonder jusqu'au vif de la pensée », « se voir à nu la conscience » ou le « fonds vaseux de l'âme ».

6. Le même verbe « sonder » est employé plus loin pour qualifier le même mouvement d'introspection : « Il continuait malgré lui à occuper son cœur de cette question, à sonder les fonds impénétrables où germent, avant de naître, les sentiments humains » (972).

métaphore du livre aux pages collées. Il demeure qu'il existe des points communs entre ces diverses appellations et que ces descriptions ne sont pas sans annoncer l'inconscient – ou à d'autres moments la pulsion –, même si toutes ses caractéristiques n'en sont pas redonnées à chaque fois. Ainsi est-il, on l'a vu, fréquemment question d'une force intérieure, non visible mais agissante, autonome à l'instar d'un être humain et capable de prendre possession de la personne. Malgré toutes ces ressemblances et quels que soient les autres recoupements possibles, il serait très réducteur, au crible d'une vision rétrospective, de superposer le Horla, ou une autre des appellations rencontrées, et le futur objet de la découverte freudienne.

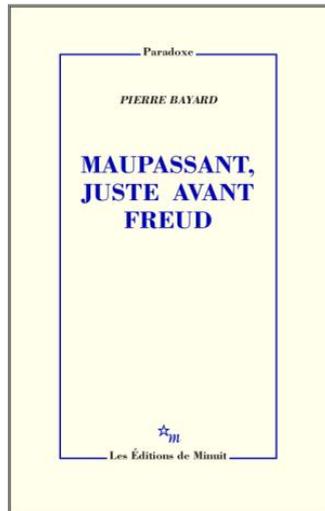
La plupart des écritures de la chose, chez Maupassant, sont en effet beaucoup plus interrogatives qu'affirmatives. Elles indiquent moins la présence que l'hypothèse d'un domaine particulier de la pensée, lequel doit être compris en même temps *comme objet et comme mode de connaissance*, puisque c'est tout à la fois le domaine qui pose problème et les moyens intellectuels pour le concevoir. Cette difficulté à saisir la chose – difficulté dans la conception de l'objet et dans les moyens pour l'appréhender – fait que le nouvel espace psychique dont Maupassant pressent l'existence est avant tout marqué par la catégorie de l'*indécidable*.

L'indécidabilité a partie liée, chez Maupassant, avec la rencontre des forces mystérieuses que son écriture essaie de capter. L'inconscient est ici indécidable, au sens où le fantastique l'est dans la théorie de Todorov⁷, par opposition au merveilleux. Alors que tout peut arriver dans le merveilleux, au point que le lecteur ne s'étonne plus de rien, le fantastique se caractérise par l'irruption de l'inexpliqué dans un univers régi par les lois du monde normal. Et surtout, plusieurs explications sont possibles, dont l'une est parfaitement rationnelle. Or les phénomènes inconscients sont présentés chez Maupassant comme relevant d'un type de fantastique, puisqu'ils signalent, comme le Horla, une forme nouvelle d'Être, dont on ne sait s'il est rationnellement explicable suivant les lois actuelles ou s'il doit conduire à les changer.

7. Voir *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Seuil, 1970.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Chapitre premier</i> : PARIS, 1885	9
<i>Chapitre II</i> : LE NOM DE LA CHOSE	15
<i>Chapitre III</i> : EXTÉRIEURES I : LES PASSANTES	29
<i>Chapitre IV</i> : EXTÉRIEURES II : LE DOUBLE	43
<i>Chapitre V</i> : EXTÉRIEURES III : LE PARENT	57
<i>Chapitre VI</i> : EXTÉRIEURES IV : LE MIROIR	71
<i>Chapitre VII</i> : INTÉRIEURES I : LE DÉNI	87
<i>Chapitre VIII</i> : INTÉRIEURES II : LA PRISE DE CONSCIENCE	105
<i>Chapitre IX</i> : INTÉRIEURES III : LE HALO	125
<i>Chapitre X</i> : LES PARADOXES DU LIEU	143
<i>Chapitre XI</i> : LES PARADOXES DU TEMPS	159
<i>Chapitre XII</i> : ECRITURE I : LE PASSAGE À L'ACTE	181
<i>Chapitre XIII</i> : LES PARADOXES DE LA CAUSE	187
<i>Chapitre XIV</i> : ECRITURE II : DEVENIR FOU	201
<i>Chapitre XV</i> : ECRITURE III : LITTÉRATURE OU THÉORIE	217



Cette édition électronique du livre
Maupassant, juste avant Freud de Pierre Bayard
a été réalisée le 04 décembre 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707314932).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707326218